

Chaillou chez les Russes

La rue du capitaine Olchanski, roman russe, Michel Chaillou. Ed. Gallimard, 98F.

Rares sont les écrivains et les livres, très rares. Parmi le fatras des pages, des titres et des noms, combien à chaque époque ? Fort peu. De notre temps, combien de voix et combien demeureront ? Moins encore, peut-être, mais, sans aucun doute, celle de Michel Chaillou. Dès son premier roman, *Collège Vasserman* (éd. Gallimard, 1970), la cause était entendue. L'œuvre déployée le confirme.

Une voix issue d'une antique et très précise, très actuelle mémoire, d'élangs que ne freine aucune prudence, mais qu'autorise une langue en osmose avec le souffle, les rythmes, l'exactitude de la respiration. Toujours en avance sur son lecteur, sur lui-même — déjà dans la scansion, le chapitre, le livre suivants. Un auteur qui entraîne, étonne et qui jamais ne se prive de faire état de ses propres étonnements, aussitôt traduits dans cette écriture complice de résolutions neuves, intriguées, des événements, des êtres, des sensations et toujours empreinte d'un espoir très particulier.

Cette fois, pour la belle collection *L'un et l'autre*, qui compte déjà quelques petits chefs-d'œuvre, c'est la Russie qu'investit Chaillou, écrivain des voyages sédentaires et d'autant plus fougueux, des contemplations nomades. Et voici que la sainte contrée déferle dans l'œuvre d'un auteur érudit comme on est amoureux. Le voici usant de cette langue française dont il éclaire si bien les secrets (et qui obéit aux siens) pour écrire un « roman russe » et le plus russe de tous les romans russes : *La rue du capitaine Olchanski*.

Ce n'est pas un ton qu'adopte Chaillou, ni une atmosphère qu'il évoque, mais, plus aigu d'avoir été choisi, d'être imaginé, c'est le passé russe, sa mémoire qu'il intercepte et s'approprie dans sa quintessence et qu'il traduit à travers des corps, des voix, des gestes géographiquement insérés dans une histoire peuplée d'icônes, de brindilles, de popes, d'églises et de plaines, de villes et villages, de méditations, d'appétits, de nourritures, de sagesse dévergondées, de verve, de réparties et de solitudes. La densité d'une foule, la façon de la fendre ou d'en être

entouré, la qualité de l'abondance, des échanges alertes ou poignants, le fardeau des habitudes, des ancêtres, des on-dit insistants, de tout ce qui signe une patrie, est recruté dans ces pages.

Toute « une ruée des ombres » restituée par le narrateur, Vladimir Beaupré, « le factotum aux fortes mains qui étourdissent mon enfance », prétend Michel Chaillou, nommé par Beaupré, c'est évident ! « Micha ». Vladimir, descendant d'Achille Beaupré, lui-même issu de la troisième page de *La fille du capitaine*, ce roman dont Pouchkine nous a donné « le versant barine », tandis que Vladimir/Micha nous offre ici « son versant serf ».

Roman russe, mais non pas slave dans le sens où l'on entend une certaine morbidité. L'énergie, la profusion, la malice déferlent. La nostalgie, elle, y prend un autre essor, ne s'y insinue pas comme nos âmes à nous, occidentales, l'eussent prédit. Elle est assumée par le seul Beaupré, cette mémoire panique qui le livre à « la Russie titubante de son lointain aïeul », à ce pays-poème tout à ses fureurs, sa candeur et ses certitudes. Les personnages foisonnent, se chantent, chacun singulier, participent d'une vaste polyphonie, se joignent au chœur dont nous reconnaissons chaque voix, dans la splendeur d'une langue palimpseste qui exprime l'âme d'une autre, tout en gardant la sienne. Langue française, roman russe. Michel Chaillou, non ! Micha s'émeut, s'emporte, s'amuse, se délecte. Et nous donc !

Viviane Forrester



**Les Ateliers
d'Écriture**

Élisabeth Bing

**vous signalent
leur nouvelle
adresse :**

38 allée Darius-Milhaud
75019 PARIS
42 08 32 13

documentation sur demande